De l'utilité de la marche à pied selon Samuel Aubert

A propos des courses scolaires.

29 VIII 1901

L'article paru dans le dernier numéro de la *Feuille* sous le titre "*Courses scolaires*,, nous a fait un réel plaisir, d'autant plus que l'Ecole industrielle était à la veille de partir pour le St-Bernard dans les Alpes valaisannes.

Les courses d'une journée sur les sommités du Jura qui nous avoisinent sont excellentes à tous égards, l'enfant apprend à bien connaître son pays et en même temps à faire preuve de volonté, de courage pour triompher de la chaleur et de la soif. Les courses trop faciles sans aucune difficulté ont plutôt un caractère déprimant.

Mais il est bon de montrer à l'enfant autre chose que ce qu'il peut contempler chaque jour; il est bon de le conduire dans d'autres lieux où il voit se dérouler des horizons plus étendus; où d'imposants spectacles peuvent faire impression sur son âme et développer en elle des aspirations encore à l'état latent.

L'auteur de la correspondance signalée ne paraît pas goûter les courses scolaires tendant à la visite d'une ville ou d'un chef lieu. Nous allons plus loin encore et nous nous déclarons adversaire de telles courses. D'abord, elles sont horriblement fatiguantes pour l'enfant en tout premier lieu qui est appelé à rester la plus grande partie de la journée debout sans marcher beaucoup. Ensuite et surtout, l'enfant voit beaucoup de choses mais ne retient rien. Aucune impression reçue ne reste gravée dans son cerveau et de sa visite à la ville — ou si vous voulez à l'Exposition — il ne lui reste qu'un souvenir excessivement vague et confus.

Au risque de répéter les idées développées par notre honorable collègue, nous dirons aussi pour notre part, que les courses scolaires dans les Alpes sont hautement désirables au double point de vue de l'instruction et de l'éducation de l'enfant. Transporté au sein de la grandiose nature alpestre, environné de hautes sommités couvertes de neige et de glaciers étincelants, l'enfant est sûrement impressionné et les impressions qu'il éprouve de cette manière dans son âme éminemment réceptible, ne s'effacent pas facilement. Et puis que de sujets à leçons instructives par la suite: érosion des torrents, creusement des vallées, effets des glaciers, etc.

Aussi, c'est animés de ces sentiments que les maîtres de l'Ecole industrielle ont organisé la course au Grand St-Bernard, les 22, 23 et 24 août. Grâce au temps magnifique les élèves ont eu le plaisir d'atteindre facilement l'hospice bien connu, puis par un crochet sur l'Italie de gravir le Col Fenêtre (2700 m.) qui conduit dans le Val Ferret. Le trajet Bourg St-Pierre-St-Bernard Col Fenêtre-Praz-de-Fort s'est effectué en un jour, ce qui constitue une fort jolie marche. Le 3me jour, tous les élèves garçons. ainsi que quatre dames accompagnantes ont encore rendu visite au glacier de Saleinaz avant de prendre le chemin du retour par Orsières et Martigny.

Dans les numéros suivants du journal nous espérons pouvoir donner un compte-rendu détaillé de la course qui intéressera, nous le croyons, le public et plus particulièrement les amis de l'école. Cependant nous ne voulons pas attendre jusque là pour adresser nos remercîments sincères à M. Paul Golaz, du Solliat, garde-frontière à Praz-de-Fort, pour toute la peine qu'il a prise et le dévouement qu'il a apporté à procurer gîte et couvert à toute la colonne.

S. A.

Extrait de : **La course du Collège au Grand St-Bernard**, FAVJ du 25 juillet 1912, fin de l'article :

L'utilité et le rôle éducatif des courses scolaires ne sont plus contestés par personne. Il n'en était pas de même autrefois et nous avons ouï dire, il y a peu de temps, qu'entre 1860 et 70 un instituteur de notre contrée s'était attiré de vifs reproches de la part de l'autorité et du public, pour avoir conduit ses élèves au Rocheray, un bel après-midi d'été.

Ce temps est heureusement passé, mais si chacun ou à peu près, approuve les voyages scolaires, les opinions sont partagées quant à la manière de les effectuer. Tandis que les uns ne rêvent que courses faciles, où il n'est exigé aucun effort de l'enfant, d'autres au contraire — et nous en sommes — sont de l'avis qu'une excursion doit être pour l'enfant, non-seulement une partie de plaisir, mais surtout un exercice de volonté, exigeant une certaine dose d'effort et d'endurance.

La volonté est ce qui manque le plus à la jeune génération actuelle. Chez quelques individualités, elle est innée, mais chez la plupart elle est latente et il est indispensable de la cultiver par une éducation appropriée. Et à ce point de vue, une course dans le genre de celle que nous avons faite n'est-elle pas éminemment propre à développer cette volonté chez l'enfant ? La course au S'-Bernard, dans les conditions où nous l'avons effectuée, n'a-t-elle pas une portée éducative bien supérieure à telle promenade en chemin de fer ou en bateau dans une ville ou un lieu historique, si intéressants soient-ils ? Il faut de la volonté pour supporter la fatigue, le poids du sac, ne pas se plaindre de la longueur du chemin, de la chaleur, de la soif, etc. !

De la volonté, il en faut en toutes choses ; c'est le nerf de la vie. Sans volonté, on n'arrive à rien, si bien doué soit-on ! Et tout exercice, tout enseignement, qui tendra à en donner à l'enfant fera partie du meilleur système d'éducation !

Nous avons toujours préféré le Valais à toute autre région pour nos excursions bisannuelles : d'abord parce qu'il est à la porte des Hautes Alpes et que tout dans ce pays contraste nettement avec notre Jura, notre milieu, nos habitudes.

Transporté en quelques heures au sein d'une nature si différente de la nôtre, l'enfant est vivement impressionné : la hauteur des montagnes, la rudesse des lignes, la sévérité des paysages s'incrustent avec force dans son esprit ; en un mot, il est saisi et se souviendra !

Puis l'enfant voit d'autres mœurs ; il sent inconsciemment le pénible labeur des habitants, la lutte continuelle qu'ils ont à soutenir contre la sécheresse, le torrent ou l'avalanche. Tout cela tendra à développer petit à petit, en son cœur, l'esprit confédéré et l'estime pour ce vaillant peuple des montagnes du Valais, trop longtemps et injustement méprisé.

En résumé, notre course au Valais aura été une admirable leçon, une leçon complexe, embrassant divers domaines de l'esprit et du cœur humains. Puissent les enfants en garder, non-seulement des souvenirs heureux, mais des fruits durables.

Courses scolaires. 1er VII 1920

Quelqu'un nous faisait remarquer un jour qu'il y aurait un intérêt véritable à conduire les élèves du Collège, dans une ville, Lausanne par exemple, pour leur faire admirer les monuments anciens et modernes dont elle s'enorgueillit et qui en font certainement une des villes les plus intéressantes et les plus belles de notre pays. Sans doute, ce serait, pour nos écoliers, une magnifique leçon d'histoire, d'éducation nationale et scientifique, que de rendre visite à la Cathédrale, au Château, à la Place de la Palud, au Tribunal fédéral, aux Musées du Palais de Rumine, etc. Ce seraient des leçons prises sur le vif, dont la substance se graverait d'une manière définitive dans leurs âmes neuves, parce qu'elles consisteraient non seulement en des mots, en des phrases, en un enseignement s'adressant aux oreilles, mais en des objets palpables et susceptibles d'impressionner leurs sens d'une manière directe. La visite de Lausanne serait féconde en résultats, si elle pouvait avoir lieu en plusieurs fois, et si dans chacune d'elles, l'enfant était mis en présence d'un unique objet historique, avec exposé immédiat sur la signification de ce dernier.

Malheureusement, et pour des motifs aisément compréhensibles, il n'est pas possible de procéder avec cette méthode. Une école qui se rend au chef-lieu visite successivement le Tribunal

fédéral, la Cathédrale, le Château, etc. ; les enfants sont traînés d'un point à un autre, avec mission de regarder et d'admirer. Ces pélerinages successifs s'accomplissent au milieu du bruit de la rue, du vacarme des trams et des autos, de la foule affairée, si bien qu'au bout d'une heure ou deux, ces enfants, grandis dans la paix et la tranquillité de la campagne, sont littéralement éreintés ; ils ne voient plus rien, n'entendent plus rien ; leurs facultés d'enregistrement sont totalement oblitérées. Des merveilles qu'on a voulu leur faire admirer, des leçons d'histoire qu'on a prétendu leur donner, il ne reste qu'une image confuse et trépidante, une fatigue immense. C'est tout ! Si pour finir la journée, ils ont eu la chance de faire quelques tours sur les *chevaux de bois* installés à la Place du Tunnel ou en Beaulieu, soyez certains que c'est d'eux qu'ils conserveront le souvenir le plus net. Tout le reste ne sera qu'eau trouble dans leur mémoire.

Non ! la course scolaire en ville est un nonsens, une erreur qu'il ne faut pas commettre. A côté de quelques avantages bien hypothétiques, elle ne fait que fatiguer les participants, sans profits bien réels.

Tout le monde est d'accord pour admettre que la course scolaire ne doit pas être une simple partie de plaisir. Que lui demande-t-on ? On veut qu'elle soit avant tout une leçon continue

prise en plein air, un exercice physique, de volonté et d'endurance.

Une leçon? Laquelle? Une leçon complexe faite de géographie, d'histoire et de sciences naturelles. Quiconque parcourt pour la première fois une contrée inconnue s'initie instinctivement à son relief, à sa topographie, à tout ce qui la concerne. Ses montagnes, ses rivières, ses lieux habités, perdent leur notion abstraite et deviennent des réalités dont l'image, se grave définitivement dans l'esprit. L'enfant, toutefois, n'enregistre pas d'une manière aussi sûre et définitive, car, abandonné à lui-même, il passe inconscient, ne voit et ne remarque guère que les détails. C'est là que doit intervenir l'action nécessaire du maître. En tenant l'enfant en haleine, en stimulant son attention, il l'oblige à observer, à enregistrer, et pour peu que cet enfant ait l'œil ouvert et le désir d'apprendre, c'est une leçon d'une valeur inestimable, que celle qu'il reçoit ainsi, à bâtons rompus, le long du chemin ou à travers bois et pâturages.

Dans un pays montagneux comme le nôtre, qui présente à ses divers étages des représentants de flores diverses, des espèces du midi comme des espèces des régions arctiques, toute excursion est un motif à observations dans le domaine de la géologie, de la minéralogie et surtout de la botanique. L'écolier voit les couches de rochers superposées, en constate le plissement, le genouillement même, et suppute la

force extraordinaire et le temps infini qui ont été les agens actifs de la dislocation et de la formation des montagnes. Dans les gorges, au fond des ravins, il assiste au lent travail de l'eau, qui sans cesse creuse, affouille, approfondit les vallées, tandis qu'au pied des parois de rochers ses yeux contemplent les effets de l'érosion atmosphérique continue qui s'applique à démolir les montagnes, à niveler les reliefs. Les fossiles, coquillages et pétrifications divers, que l'on rencontre incrustés dans les couches superficielles de l'écorce terrestre, enseignent à cette jeunesse, qu'un jour fût, où ce sol qu'elle foule en sécurité, était enseveli sous une mer profonde, habitée par des êtres divers, dont les pétrifications ne sont que les débris; que cette mer se retira lentement, que le fond mis à découvert se souleva, se plissa, et devint au bout d'une période immensément longue, ces crêts, ces voûtes, ces montagnes, que de leur côté, aussi, le temps et l'érosion ont sculpté et buriné à plaisir.

Les blocs erratiques, ces pierres de granit, de gneiss, semées au flanc des ravins, contre les pentes des montagnes! L'enfant apprend, non sans étonnement, qu'ils furent apportés au temps jadis par les glaciers descendus des Alpes, et abandonnés sans autre, lorsque ces derniers

reculèrent et reprirent graduellement possession des cantonnements qu'ils occupent aujourd'hui.

Mais ce qui dans le cours d'une excursion attire plus spécialement l'attention des écoliers, ce sont les fleurs aux teintes éclatantes. Ils n'ont d'yeux que pour elles, et l'occasion s'offre là, pour le maître, non pas tellement d'enseigner leurs noms, mais d'insister sur leurs caractères, leur parenté, leur origine, sur la beauté qu'elles confèrent au paysage, le vêtement magnifique dont elles habillent les prés de la plaine ou de la montagne, et aussi sur le respect qui leur est dû, à ces nobles créatures du soleil, respect qui consiste à ne les point cueillir par gerbes ou brassées, que l'on abandonne ensuite misérablement au bord du chemin.

Les habitations, les villages constituent, pour leur part, autant de sujets d'observation. Ils sont volontiers différents des nôtres ; le style

architectural est autre. Les mœurs et coutumes sont autres également ; mais il est facile de convaincre la jeunesse que les populations de ces régions sont tout aussi honnêtes, braves et travailleuses que celles des localités dont elle est issue. Elle compare, se pénètre de l'idée que c'est un bien quand même l'on ne procède pas de la même manière et que l'on ne pense pas exactement comme les proches de son entourage immédiat. Ainsi son horizon s'élargit, se développe et désormais elle jugera toutes choses avec plus d'impartialité.

Tout programme qui tend uniquement à instruire la jeunesse du point de vue littéraire et scientifique est incomplet, et il n'est pas bon que l'on néglige la formation du caractère et de la constitution morale des individus. Ainsi en est-il des courses scolaires ; il faut que les participants en retirent un avantage scientifique, certes, mais plus encore, il est indispensable qu'ils s'appliquent à développer en eux la volonté, l'endurance, des vertus qui sont l'apanage des hommes forts.

Pendant la marche, on souffre de la faim et de la soif, du poids du sac, etc. ; mais malgré ces inconvénients, ces petites misères, on chemine volontiers en faisant appel à sa volonté et en obligeant ses nerfs, ses muscles, à accomplir

l'effort nécessaire pour arriver au but. Dans la vie, chaque jour, l'homme se hisse au-dessus de sa condition, se trouve aux prises avec maintes difficultés ; donc dans la nécessité de vouloir sans cesse renouveler ses efforts et dans le désir de montrer une ténacité constante, il refuse de se laisser abattre, il veut marcher au but ou réaliser la tâche qu'il s'est proposée. Mais cela ne vient pas tout seul ; il faut faire l'apprentissage de la volonté, car celle-ci n'est pas nécessairement innée : elle doit être sans cesse exploitée au plus juste. Que l'on soumette l'enfant à l'effort et que l'on entraîne sa résistance par des courses à pied, n'est-ce pas le plus sûr moyen pour développer l'un et l'autre ?

C'est sur la base de ces principes qu'il y a vingt cinq ans et plus, que notre collège scientifique s'en va de droite et de gauche dans notre beau Jura. Cette année-ci, nous nous sommes promenés par Sainte-Croix, dans le Val de Travers, aux environs du Creux du Van et dans les gorges de l'Areuse, courses magnifiques, réussies en tous points et qui ont laissé dans le cœur de tous les participants de merveilleux souvenirs, des leçons et des impressions qui ne s'effaceront pas. Nous ne reviendrons pas sur l'itinéraire suivi, les curiosités remarquées, les observations faites

dans le domaine formidable de la nature et les leçons qui découlent de cela, nous l'avons jadis exposé dans ce même journal. Mais ce que nous voudrions dire, c'est la manière empressée, cordiale et véritablement bienveillante dont nous avons été l'objet de la part de la Municipalité de Travers, du tenancier de l'Hôtel de l'Ours et du fermier D. L'hospitalité neuchâteloise n'est pas un mythe ; et l'habitant de ces vallées, nous reçoit avec sa cordialité coutumière toutes les fois qu'il lui est donné de la manifester.

Jadis, avant la guerre, nous allions souvent dans des Alpes. Il a fallu y renoncer pour des raisons par trop compréhensibles. Mais nous voulons renouer avec l'ancienne tradition qui a laissé à des élèves d'une époque déjà lointaine, des impressions et des souvenirs que le temps avive toujours davantage. Les Alpes sont bien différentes du Jura ; elles font en regard de lui un contraste très frappant ; elles offrent et gravent dans le cœur des âmes neuves qui les contemplent pour la première fois, des marques indélébiles, encore qu'à l'égard de la jeunesse le Jura reste encore un champ d'observations et d'enseignements de la plus grande importance.

Nous voudrions retourner dans les Alpes. Mais le pourrons nous ? Les tarifs ont augmenté et atteignent et atteindront des taux prohibitifs pour

des bourses d'écoliers. Nous le pourrons encore si le fond Bourgeois s'accorde à les aider et si les amis et bienfaiteurs de celui-ci, qui ont déjà fait preuve de tant de générosité à son égard, continuent à lui prêter main-forte. Nous le pourrons si les anciens élèves, à mesure qu'il parviennent à des situations indépendantes, veulent bien se souvenir de la maison où l'on a fait son possible pour former des caractères, des hommes de devenir en des courses où ils ont éprouvé tant de si grandes impressions. Si tous ces amis de l'école ne l'oublient pas, eh ! bien oui, nous pourrons reprendre le chemin des montagnes dans un an, dans deux ans, et c'est d'un pas assuré que nous ouvrirons la marche.

Note : la fin de cet article a été recomposée, le texte original ayant été rogné sur sa partie droit lors de la photocopie. Certaines phrases ou mots seront ainsi seront quelque peu différents du texte original. Dans l'ensemble nous croyons avoir respecté à la lettre le sens du texte.

Souvenirs d'enfance, par Daniel Aubert, fils de Samuel

…

Les courses étaient une tradition du collège. Nous en faisions en tout cas deux par année dans les environs, et tous les deux ans une excursion de plus longue durée. De mon temps, c'est-à-dire pendant la guerre de 14-18, elles ne duraient que deux jours et se cantonnaient dans le Jura, alors qu'en temps normal on allait dans les Alpes pendant trois jours. C'était une ancienne tradition du collège. Lorsque mes parents y étaient élèves, l'établissement était dirigé par un disciple de Toepffer. Alors on partait du Brassus à 3 heures du matin pour aller prendre le bateau à Rolle à 8 heures, et au retour on y débarquait en fin d'après-midi pour faire le même trajet en sens inverse.

Les courses

Pendant la belle saison nous faisions en famille de nombreuses courses dans les pâturages, presque chaque dimanche, plus d'autres pendant les vacances. En hiver je crois que nous faisions quelques promenades à ski, mais je n'en garde pas de souvenirs précis.

Pas plus d'ailleurs que des courses d'été. Elles étaient souvent longues et devaient paraître fastidieuses à un enfant. Il me semble que papa ne parlait pas beaucoup et ne nous montrait pas grand-chose, et maman ne nous accompagnait pas toujours. Pourtant je n'en ai pas conservé un mauvais souvenir et elles ne m'ont pas dégoûté de la marche, mais je me souviens pourtant qu'on était parfois heureux qu'il pleuve le dimanche matin !

Comment se passaient ces longues promenades ? On partait assez tôt, on s'arrêtait pour faire les 10 heures. Quel était le menu du pique-nique, je l'ai oublié, mais il me semble qu'on allumait du feu pour faire du maté, après quoi papa ne tardait pas à prononcer la phrase qui est restée célèbre :

- Et bien, on va aller !

Le retour se faisait généralement par un autre itinéraire, souvent plus long qu'à l'aller.

Pourtant il me reste un souvenir précis, la crainte des taureaux. Aussi ne passait-on jamais à travers ou même à proximité d'un troupeau. On l'évitait en faisant un détour. Un de nos chiens avait la fâcheuse habitude de mobiliser tout le troupeau puis de l'entraîner dans notre direction.

Avant la guerre de 1914, nous allions le plus souvent Derrière-le-Risoud, dans les grands pâturages français que l'on y trouve, et parfois jusqu'à Mouthe. La guerre ne mit pas fin d'une façon absolue à ces excursions et j'ai gardé le souvenir de deux d'entr'elles. En hiver 1915-1915, on avait identifié dans la région du Suchet des empreintes de loups qu'on pensait avoir été chassés des Vosges par les hostilités. Or à la même époque, nous observâmes e France, non

loin de la frontière, des marques de pas trop grande pour être celles d'un chien. Nous considérâmes donc que nous avions vu des empreintes de loups !

Ce devait être en 1915. Nous avions accompagné Mr. Hector, l'épicier du Solliat, qui livrait de la marchandise, en particulier du pétrole, à ses clients d'une ferme foraine française. Cette expédition sentait un peu la contrebande. On suivait des chemins écartés pour ne pas tomber sur des douaniers.

A propos de douanes, je me souviens aussi d'un rendez-vous avec un douanier français sur le mur de la frontière. Nous lui apportions un paquet de tabac en échange d'une plaque de beurre. Enfin, autre surprise, un jeune homme sorte de la forêt et nous demande s'il est en Suisse ou en France !

Pendant la guerre nous avions pris l'habitude d'excursionner dans la chaîne du Mont-Tendre, et cette habitude persista une fois la paix rétablie. Du reste le Jura français s'est anémié pendant les hostilités. La plupart des fermes foraines avaient été remplacées par des alpages.

Nous allions un peu partout dans cette chaîne du Mont-Tendre. Ce qui nous obligeait à traverser deux fois la vallée par la route des Crêtets. Je me souviens qu'une fois nous rencontrâmes Samuel qui travaillait alors à Lausanne et qui était venu à notre rencontre depuis Montricher. Une autre fois, nous nous rendîmes à la Neuve, un petit sommet à l'est du Marchairuz, dans l'espoir de voir de loin l'envol ou le passage des ballons de la coupe Gordon-Bennet qui avait lieu à Genève. Il me semble que nous n'avions rien vu.

A deux reprises, pendant les vacances d'automne, la famille au complet fit des excursions hors de la Vallée. La première fois, je devais avoir 6 ans, par le Marchairuz jusqu'à Apples où je vis peut-être une fillette de 3 ans que je retrouverai 22 ans plus tard. Et le lendemain retour par le Mollendruz.

L'année suivante l'excursion dura 3 jours et nous mena à St. Cergue, la Dôle, la Cure et retour par le Noirmont. On en avait projeté une troisième, mais elle parut trop coûteuse. Ces sorties hors de la Vallée où nous étions confinés, avaient pour nous la valeur de dépaysements. C'étaient vraiment des excursions de découverte.

En fait de découverte, je fis celle de Lausanne à l'âge de 12 ans, au cours d'un séjour chez l'oncle François. Comme mon cousin Paul allait à l'école, j'employai la plus grande partie de mon temps à parcourir la ville dans tous les sens, et je ne me souviens que de deux rues, le Pré du Marché qui conduisait au domicile d'oncle François, et la rue de la Borde. Fantaisie de la mémoire !

Note 1 : on trouvera différents renseignements sur les courses du Collège industriel du Chenit dans l'ouvrage : 1876-1976, 100e anniversaire du Collège du Chenit, Historique et souvenirs.

Note 2 : dans ce nouveau texte de Samuel Aubert, paru dans la FAVJ du 1er juillet 1920, c'est véritablement toute la philosophie de notre auteur qui est exposée. Cela est d'une justesse véritablement confondante et révèle chez notre chef de troupe des qualités morales solides.

Ce texte n'a pas vieilli d'un poil et pourrait s'appliquer encore aujourd'hui à tous les élèves du même établissement sans qu'il ne soit nécessaire d'y changer une seule ligne.

Comme nous le précisons dans le corps du texte, la troisième colonne de droite a été amputée de son tiers. Nous avons donc compensé les mots manquants, avec l'espoir que nous n'aurons nullement dénaturé la pensée de l'auteur.

Chose à relever, ce texte figurait déjà aux pages précédentes sans que nous le sachions. Cette nouvelle transcription permettra de comparer les deux versions de la troisième colonne remaniée !

Courses scolaires – FAVJ du 1er juillet 1920 -

Quelqu'un nous faisait remarquer un jour qu'il y aurait un intérêt véritable à conduire les élèves du collège dans une ville, Lausanne par exemple, pour leur faire admirer les monuments anciens et modernes dont elle s'enorgueillit et qui en font certainement unes des villes les plus intéressantes et les plus belles de notre pays. Sans doute, ce serait pour nos écoliers, une magnifique leçon d'histoire, d'éducation nationale et scientifique que de rendre visite à la cathédrale, au Château, à la Place de la Palud, au Tribunal fédéral, aux musées du Palais de Rumine, etc. Ce seraient des leçons prises sur le vif, dont la substance se graverait d'une manière définitive dans leurs âmes neuves, parce qu'elles consisteraient non seulement en des mots, en des phrases, en un enseignement s'adressant aux oreilles, mais en des objets palpables et susceptibles d'impressionner leurs sens d'une manière directe. La visite de Lausanne serait féconde en résultats, si elle pouvait avoir lieu en plusieurs fois, et si dans chacune d'elles, l'enfant était mis en présence d'un unique objet historique, avec exposé immédiat sur la signification de ce dernier.

Malheureusement, et pour des motifs aisément compréhensibles, il n'est pas possible de procéder avec cette méthode. Une école qui se rend au chef-lieu visite successivement le Tribunal fédéral, la cathédrale, le Château, etc. ; les enfants sont traînés d'un point à un autre avec mission de regarder et d'admirer. Ces pèlerinages successifs s'accomplissent au milieu du bruit de la rue, du vacarme des trams et des autos, de la foule affairée, si bien qu'au bout d'une heure ou deux, ces enfants, grandis dans la paix et la tranquillité de la campagne, sont littéralement éreintés ; ils ne voient plus rien, n'entendent plus rien ; leurs facultés d'enregistrement sont totalement oblitérées. Des merveilles qu'on a voulu leur faire admirer, des leçons d'histoire qu'on a prétendu leur donner, il ne reste qu'une image confuse et trépidante, une fatigue immense. C'est tout ! Si

pour finir la journée, ils ont eu la chance de faire quelques tours sur les *chevaux de bois* installés à la Place du Tunnel ou en Beaulieu, soyez certains que c'est d'eux qu'ils conserveront le souvenir le plus net. Tout le reste ne sera qu'eau trouble dans leur mémoire.

Non ! la course scolaire en ville est un non-sens, une erreur qu'il ne faut pas commettre. A côté de quelques avantages bien hypothétiques, elle ne fait que fatiguer les participants, sans profits bien réels.

Tout le monde est d'accord pour admettre que la course scolaire ne doit pas être une simple partie de plaisir. Que lui demande-t-on ? On veut qu'elle soit avant tout une leçon continue prise en plein air, un exercice physique, de volonté et d'endurance.

Une leçon ? Laquelle ? Une leçon complexe faite de géographie, d'histoire et de sciences naturelles. Quiconque parcourt pour la première fois une contrée inconnue s'initie instinctivement à son relief, à sa topographie, à tout ce qui la concerne. Ses montagnes, ses rivières, ses lieux habités perdent leur notion abstraite et deviennent des réalités dont l'image, se grave définitivement dans l'esprit. L'enfant toutefois n'enregistre pas d'une manière aussi sûre et définitive, car, abandonné à lui-même, il passe inconscient, ne voit et ne remarque guère que les détails. C'est là que doit intervenir l'action nécessaire du maître. En tenant l'enfant en haleine, en stimulant son attention, il l'oblige à observer, à enregistrer, et pour peu que cet enfant ait l'œil ouvert et le désir d'apprendre, c'est une leçon d'une valeur inestimable que celle qu'il reçoit ainsi à bâtons rompus, le long du chemin ou à travers bois et pâturages.

Dans un pays montagneux comme le nôtre, qui présente à ses divers étages des représentants de flores diverses, des espèces du midi comme des espèces des régions arctiques, toute excursion est un motif à observations dans le domaine de la géologie, de la minéralogie et surtout de la botanique. L'écolier voit les couches de rochers superposées, en constate le plissement, le genouillement même, et suppute la force extraordinaire et le temps infini qui ont été les agents actifs de la dislocation et de la formation des montagnes. Dans les gorges, au fond des ravins, il assiste au lent travail de l'eau qui sans cesse creuse, fouille, approfondit les vallées, tandis qu'au pied des parois de rochers, ses yeux contemplent les effets de l'érosion atmosphérique continue qui s'applique à démolir les montagnes, à niveler les reliefs. Les fossiles, coquillages et pétrifications divers, que l'on rencontre incrustés dans les couches superficielles de l'écorce terrestre, enseignent à cette jeunesse, qu'un jour fut où ce sol qu'elle foule en sécurité, était enseveli sous une mer profonde habitée par des êtres divers dont les pétrifications ne sont que les débris ; que cette mer se retira lentement, que le fond mis à découvert se souleva, se plissa et devint au bout d'une période immensément longue, ces crêtes, ces voûtes, ces montagnes, que de leur côté aussi le temps et l'érosion ont sculpté et buriné à plaisir.

Les blocs erratiques, ces pierres de granit, de gneiss, semées au flanc des ravins, contre les pentes des montagnes ! L'enfant apprend, non sans

étonnement, qu'ils furent apportés au temps jadis par les glaciers descendus des Alpes et abandonnés sans autre, lorsque ces derniers reculèrent et reprirent graduellement possession des cantonnements qu'ils occupent aujourd'hui.

Mais ce qui dans le cours d'une excursion attire plus spécialement l'attention des écoliers, ce sont les fleurs aux teintes éclatantes. Ils n'ont d'yeux que pour elles, et l'occasion s'offre là, pour le maître, non pas tellement d'enseigner leurs noms, mais d'insister sur leurs caractères, leur parenté, leur origine, sur la beauté qu'elles confèrent au paysage, le vêtement magnifique dont elles habillent les prés de la plaine ou de la montagne, et aussi sur le respect qui leur est dû, à ces nobles créatures du soleil, respect qui consiste à ne les point cueillir par gerbes ou brassées que l'on abandonne ensuite misérablement au bord du chemin.

Les habitations, les villages, constituent pour leur part, autant de sujets d'observation. Ils sont volontiers différents des nôtres ; le style architectural…

(Note : toute cette partie est constituée par une colonne amputée de plus du tiers de sa largeur sur le côté droit. Nous reconstituons non les termes exacts de cette fin de chapitre, mais son sens le plus probable).

… le style architectural est autre. Les mœurs sont autres également ; mais il est nécessaire de convaincre la jeunesse que les populations sont tout aussi honnêtes, braves et travailleuses que celles des localités dont elle est originaire. Il faut que celle-ci se pénètre de l'idée que même si celles-ci ne pensent pas exactement comme son entourage immédiat, de se confronter à elle élargit son horizon, qu'elle se développera et jugera désormais toutes choses avec plus d'équité.

Tout programme qui tend uniquement à instruire la jeunesse du point du vue culturel et scientifique, est incomplet et pauvre s'il néglige la formation du caractère et de la morale des individus. Ainsi en est-il des courses scolaires. Il faut que les participants en retirent certes un avantage scientifique et culturel, mais plus encore il est indispensable que les élèves s'appliquent à développer en eux la volonté, l'endurance, ces vertus qui sont l'apanage des hommes forts.

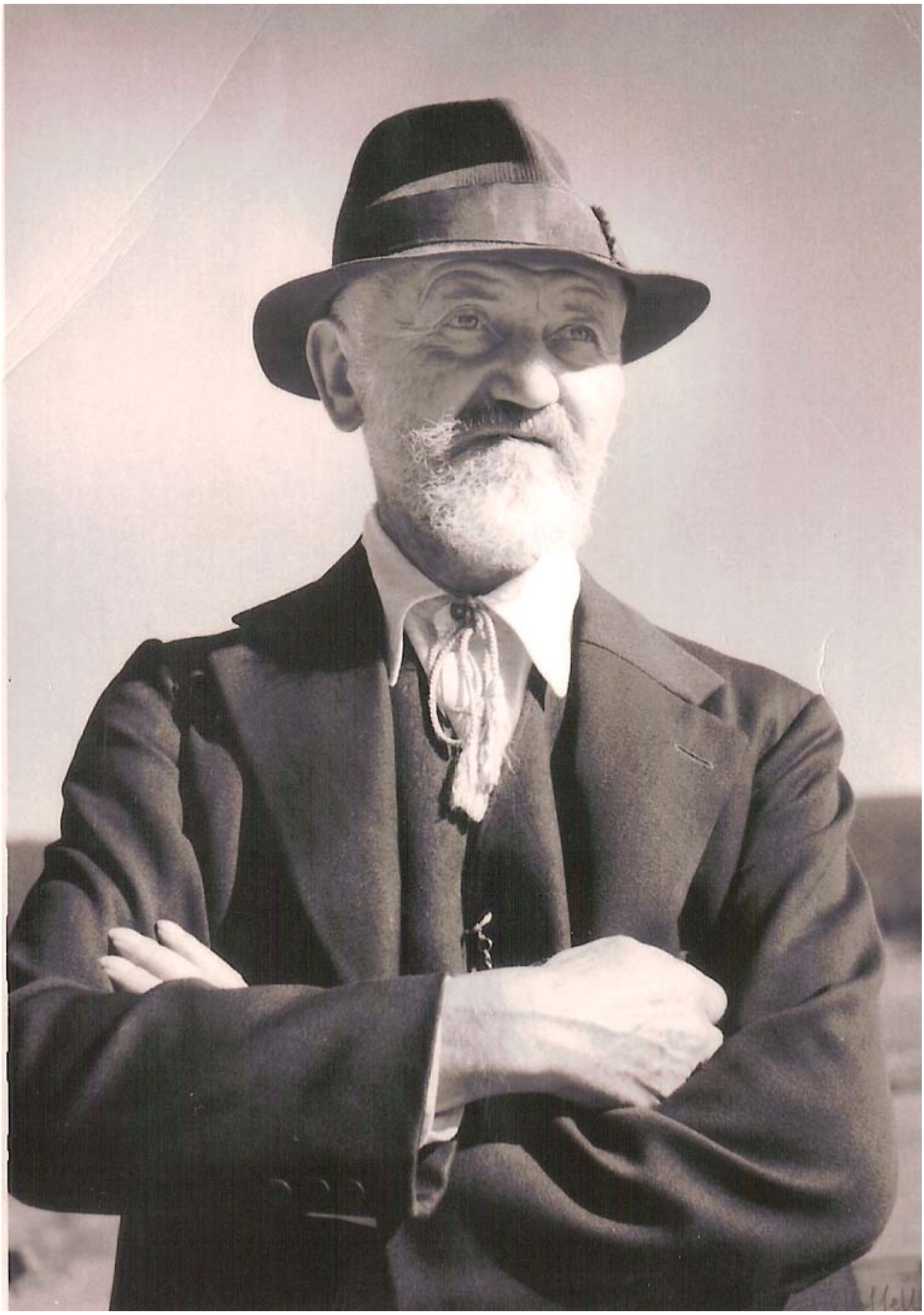
Pendant la marche, on souffre de la faim et de la soif, du poids du sac, etc ; mais ces inconvénients, ces petites misères disparaissent volontiers en faisant preuve de volonté, en obligeant ses nerfs et ses muscles à accomplir l'effort nécessaire pour arriver au but. Dans la vie, chaque jour, l'homme dans sa condition, se trouve aux prises avec les difficultés. La nécessité de vouloir sans cesse renouveler ses efforts et sa peine et montrer une ténacité constante afin de ne pas se laisser abattre, s'il veut marcher la tête haute et réaliser la tâche qu'il s'est proposé d'accomplir, cela ne vient pas tout seul. La volonté n'est pas nécessairement innée ; elle doit être sans cesse exploitée. Il faut entraîner l'enfant à l'effort. Former sa résistance par la course à pied, n'est-ce pas là le meilleur moyen pour la développer ?

C’est sur la base de ces principes inculqués depuis 25 ans et plus, que notre Collège scientifique chemine à droite et à gauche, dans tous les coins du Jura. Cette année-ci, par Ste-Croix nous nous sommes dirigés sur le Val de Travers, en direction du Creux du Van et dans les gorges de l’Areuse. Ce fut une course magnifique, réussie en tous points et qui a laissé dans le cœur de tous les participants des souvenirs et des impressions qui ne s’effaceront pas. Nous ne reviendrons pas sur l’itinéraire suivi, les curiosités remarquables que nous avons vues, les observations faites dans le domaine infini de la nature et les leçons qui en découlèrent. Cela, nous l’avons exposé dans ce journal. Mais ce que nous voudrions dire, c’est la réception empressée, cordiale et véritablement amicale que nous avons reçue de la Municipalité de Travers, du tenancier actuel de l’Ours et du fermier de D. L’hospitalité neuchâteloise n’est pas un mythe : cette population a ainsi eu l’occasion de manifester envers nous de sa cordialité coutumière. Un grand merci à nos confédérés.

Jadis, avant la guerre, nous allions volontiers dans les Alpes. Il a fallu y renoncer pour des raisons par trop compréhensibles. Mais nous pourrons bientôt renouer l’ancienne tradition qu’ont connue les élèves d’une époque déjà lointaine que d’inoubliables impressions et des souvenirs lumineux avivent toujours davantage. Les Alpes sont si différentes du Jura ; elles se découvrent dans un contraste plus frappant ; elles ouvrent le cœur des âmes neuves qui les considèrent pour la première fois. Elles laissent des marques profondes, elles sont, plus que le Jura encore, un champ d’observations et d’enseignements divers de la plus belle importance.

Nous voudrions retourner dans les Alpes. Mais le pourrons-nous ? Les tarifs atteignent et atteindront des taux prohibitifs pour des bourses d’écoliers. Nous le pourrons si le fonds Bourgeois s’aidera comme il se doit ; si les amis et bienfaiteurs qui ont déjà fait preuve de tant de largesse à son égard, continuent à lui prêter main forte. Nous le pourrons si les anciens élèves, à mesure qu’ils parviennent à des situations indépendantes, veulent bien se souvenir de cette maison où l’on a fait son possible pour y former des caractères, des hommes de devenir et où ils ont éprouvé tant de véritables impressions. Si tous ces amis de l’étude ne l’oublient pas, eh ! bien oui, nous pourrons reprendre le chemin des Alpes dans deux ans, et c’est d’un pas altier que nous ouvrirons la marche.

S.A.



Samuel Aubert, professeur (1871-1955)

Samuel Aubert a peut-être subit l'influence de Toepffer, qui lui-même a subi celle de Rousseau !

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval ; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays ; on se détourne à droite, à gauche, on examine tout ce qui nous flatte ; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie ; un bois touffu, je vais sous son ombre ; une grotte, je la visite ; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y reste. À l'instant où je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes ; je passe partout où un homme peut passer ; je vois tout ce qu'un homme peut voir ; et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors, je prends des chevaux. Si je suis las... Mais Émile(1) ne se lasse guère ; il est robuste ; et pourquoi se lasserait-il ? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer ? Il porte partout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille ; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon et Pythagore(2). J'ai peine à comprendre comment un philosophe peut se résoudre à voyager autrement et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connaître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver ? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles ? Vos philosophes de ruelles(3) étudient l'histoire naturelle dans des cabinets ; ils ont des colifichets ; ils savent des noms, et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Émile est plus riche que ceux des rois ; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place : le naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre : Daubenton(4) ne ferait pas mieux.

Combien de plaisirs différents on rassemble par cette agréable manière de voyager ! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageaient dans de bonnes voitures bien douées, rêveurs, tristes, grondants ou souffrants : et les piétons toujours gais, légers et contents de tout. Combien le cœur rit quand on approche du gîte ! Combien un repas grossier paraît savoureux ! Avec quel plaisir on se repose à table ! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit ! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste ; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *Émile ou De l'éducation,* 1762.